

1863.

repousser les assaillants ; Uraga dut se replier en désordre perdant près de six cents hommes tués, autant de prisonniers, une grande partie de son parc et cinq obusiers de montagne. Le général Marquez fut blessé grièvement à la figure, il eut quarante-cinq tués et quatre-vingt-huit blessés.

C'était la première fois que les troupes mexicaines alliées se trouvaient en présence de l'ennemi sans être soutenues par les Français ; elles firent belle contenance et relevèrent ainsi leur réputation aux yeux de leurs adversaires comme à ceux du corps expéditionnaire. Le général en chef se félicita d'autant plus de ce succès qu'il était inespéré, et que personne ne comptait alors sur une coopération sérieuse des contingents alliés.

Le général Uraga avait battu en retraite par la route de la Piedad, dans l'intention soit de se retirer sur Guadalajara, soit plutôt d'essayer de rejoindre Doblado ; mais apprenant le mouvement du général Douay vers la Piedad, il engagea ses convois sur la route de Zamora, seule voie carrossable qui lui restât. Le 20 décembre, au moment où il reçut la nouvelle du combat de Morelia, le général Douay avait son avant-garde à la Piedad et la suivait à quelques lieues de distance ; comprenant l'importance qu'il y avait à devancer Uraga pour lui barrer le chemin, il fit accélérer le mouvement de ses colonnes. Le 22 décembre, à 8 heures du matin, après avoir marché une partie de la nuit, la cavalerie du colonel Margueritte arriva inopinément sur Zamora, enleva les barricades qui défendaient l'entrée de la ville, sabra un corps de trois cents cavaliers et de cent fantassins qui se préparaient à se mettre en route et ramena un convoi de munitions.

Uraga se trouvait alors à Chilchota, il rétrograda aussi-

1863.

tôt sur Uruapan. La route de Zamora lui étant fermée, il allait tenter, malgré les difficultés de l'entreprise, de faire passer les débris de sa division par le chemin de Los Reyes et de Coalcoman auquel il fit travailler en toute hâte pour permettre le passage des voitures ; lui-même prit position à Los Reyes, pour protéger l'évacuation de son matériel.

Le général Douay, qui était arrivé à Zamora le soir même du combat, après une marche forcée de vingt lieues exécutée en trente-huit heures, se vit obligé de laisser reposer ses troupes et d'attendre ses voitures de vivres. Il ne put être à Los Reyes que le 28 décembre ; Uraga en était parti la veille, mais tous ses convois n'étaient pas encore passés ; la colonne française, en se portant sur Uruapan, arrêta complètement leur marche et enleva une énorme quantité de matériel, un outillage de fonderie de canons, une machine à frapper de la monnaie, un approvisionnement considérable de munitions, et une batterie de neuf pièces abandonnées sur la route. Les jours suivants, les Indiens retrouvèrent encore, dans les montagnes, beaucoup de munitions, d'armes et d'équipements, ce qui témoignait du désarroi et de la précipitation avec lesquels l'ennemi avait effectué sa retraite. Sa désorganisation était complète ; il ne restait dans le Michoacan que des bandes éparses et désormais hors d'état de menacer de nouveau Morelia ; mais Uraga, avec 2,500 hommes et la partie la moins pesante de ses parcs, parvint à gagner Zapotlan dans le Jalisco, et s'occupa aussitôt de reconstituer son corps d'armée, en concentrant autour de lui les forces libérales de cette province et celles de l'État de Colima. Le général Douay revint à Zamora par la route de San Pedro Paracho ; il y trouva des instructions à la suite desquelles il se porta sur la Barca, pour concou-

1863.

Opérations
de la
division Mejia.
Occupation
et défense de
San Luis Potosi.
(25 et 27 déc.
1863.)

rir, s'il en était besoin, au mouvement que le général en chef opérait alors sur Guadalajara.

En s'avancant vers l'ouest, le général Bazaine avait laissé à Guanajuato la division Mejia; quelque temps après il la fit relever par une garnison française, et lui donna l'ordre de se rapprocher de San Luis de Potosi, où se trouvait le siège du gouvernement libéral. Le président Juarez maintint dans cette ville la division Negrete, dont l'effectif était peu important; il jugea prudent de se retirer lui-même au Mineral de Catorce à soixante lieues plus au nord. Le général Mejia ne disposait que de 2,500 combattants et d'une batterie de montagne; il ne marchait donc qu'avec la plus grande circonspection, mais son influence personnelle était considérable dans ce pays; des pronunciamientos en faveur de l'empire se déclarèrent dans un grand nombre de localités voisines, et Negrete ne tarda pas à abandonner San Luis. Les forces alliées en prirent possession, le 25 décembre, au milieu des démonstrations les plus enthousiastes; cependant, le 27 décembre, Negrete, renforcé par des troupes venues de Zacatecas, tenta un vigoureux retour offensif avec environ cinq mille hommes et neuf pièces d'artillerie. Il attaqua San Luis sur trois directions et pénétra jusqu'au centre de la ville; en ce moment une charge heureuse de la cavalerie de Mejia repoussa l'ennemi, qui se retira dans le plus grand désordre, abandonnant 850 prisonniers, toute son artillerie et tout son pare. La division Mejia perdit cinquante hommes tués et soixante-cinq blessés; elle se renforça des huit cents prisonniers qui, selon la coutume mexicaine, furent incorporés dans ses rangs.

Avant d'avoir connaissance des succès du général Mejia, le général en chef, ne voulant pas laisser cette division trop

1864.

exposée, avait pris la précaution de diriger le général de Castagny de Lagos sur Aguascalientes, et lui avait prescrit de s'avancer vers San Luis pour donner la main à la division alliée. Le général de Castagny fit cette démonstration, que l'issue heureuse du combat de San Luis rendit moins nécessaire, et il revint ensuite prendre position à Aguascalientes pendant que le général Bazaine se dirigeait vers Guadalajara.

Le général en chef avait quitté Lagos le 28 décembre, et ne rencontrant aucun obstacle, il arriva le 5 janvier devant Guadalajara, qui fut occupé sans résistance. Le général Arteaga, gouverneur de l'État de Jalisco, s'étant trouvé trop faible, avait évacué la ville et était allé dans le sud rallier les débris d'Uraga.

Un important résultat était obtenu par les combinaisons militaires à la suite desquelles les divisions françaises, traversant le Mexique en moins de deux mois, avaient séparé en deux tronçons les forces ennemies, rejeté Doblado dans l'extrême nord, et refoulé Uraga dans les provinces du sud. Elles avaient provoqué l'adhésion au nouvel ordre de choses des grandes cités de Queretaro, Morelia, Guanajuato, Leon, Aguascalientes, San Luis de Potosi, Guadalajara et rendu possible l'acceptation définitive de la couronne par l'archiduc Maximilien.

Les troupes françaises étaient à cent vingt lieues seulement des côtes de l'Océan, et grâce au concours offert par le général mexicain Lozada, elles allaient pouvoir entrer en rapport avec l'escadre du Pacifique. A cette époque le parti libéral semblait très-affaibli; on pouvait espérer que les gens d'ordre, fatigués des luttes intestines, se rallieraient autour d'un pouvoir fortement constitué et que, dans leur propre intérêt, ils aideraient à sa consolidation. L'ave-

Occupation
de Guadalajara
(5 janvier 1864).

1864.

nir dépendait entièrement de l'attitude que sauraient prendre les hommes importants du parti conservateur. Quant aux chefs libéraux, la plupart se montraient découragés. Plusieurs d'entre eux, regardant Juarez comme le principal obstacle qui s'opposât à une entente avec le gouvernement français, désiraient qu'il quittât le pouvoir. L'archiduc Maximilien, leur avait-on dit, hésitait toujours à venir au Mexique, et ils supposaient qu'il serait possible d'entrer en arrangement avec la France, tout en conservant au gouvernement sa forme républicaine; mais ils échouèrent dans ces tentatives. Juarez, moins peut-être par ambition personnelle que par dévouement passionné à la cause de la réforme dont il était le plus tenace champion, resta inébranlable; il se déclara décidé à continuer la lutte jusqu'à sa dernière limite et à ne pas abandonner une autorité, dont il était légalement et constitutionnellement le dépositaire. Près de lui était un petit groupe d'amis fermes et dévoués qui l'encouragèrent à la résistance et l'aidèrent virilement à défendre le drapeau de leur parti.

C'est en vain qu'on eût cherché les marques d'une semblable énergie politique dans les rangs du parti interventionniste. Les libéraux avaient été contraints d'évacuer la plupart des grandes villes; dans certains endroits, les Français avaient même été acclamés comme des libérateurs, mais le gouvernement provisoire n'apportait aucune activité à l'organisation des administrations publiques destinées à faire reconnaître et à maintenir son autorité. Il ne manquait pas de solliciteurs pour les places lucratives de préfets politiques. Cependant, une fois nommés, les nouveaux préfets ne se souciaient que médiocrement du bien public; disposés à considérer ces fonc-

1864.

tions comme la juste rémunération des dommages soufferts sous l'ancien gouvernement, ils montraient peu d'empressement à se rendre à leur poste et la Régence ne savait pas les y contraindre. Le général Bazaine déplorait cette apathie; souvent il avait eu la plus grande difficulté à constituer les administrations locales; il s'était vu forcé de laisser Aguascalientes aux mains de Chavez, chef de guérillas dont la valeur politique et le désintéressement étaient fort contestables; nulle part se faisait sentir l'impulsion vigoureuse grâce à laquelle peut se fonder un régime nouveau; l'action du pouvoir central ne s'étendait pas aux provinces, et presque partout il fallait que les commandants militaires français suppléassent à l'absence ou à l'insuffisance des fonctionnaires mexicains.

Les évêques eux-mêmes, au lieu de rentrer dans les diocèses qui leur étaient ouverts, de travailler à l'apaisement des esprits et au rétablissement de la paix publique, restaient à Mexico, groupés autour de M^{sr} Labastida; ils excitaient, par leurs protestations et leurs réclamations intempestives, les passions du parti catholique et augmentaient l'hostilité du parti de la réforme. Une scission menaçait déjà de se produire parmi les partisans de l'empire; on répandait à Mexico des écrits clandestins contenant d'ardentes attaques contre les chefs de l'expédition française, des appels aux armes, et des provocations à un soulèvement général contre les Français; le clergé semblait favoriser ces menées.

Soutenus et encouragés par le général en chef, les généraux Almonte et Salas, chefs du pouvoir exécutif, s'efforçaient de résister aux tendances réactionnaires des évêques, et par de nouvelles circulaires, en date du 9 novembre et du 15 décembre, ils avaient jugé nécessaire de confirmer

Difficultés
suscitées par le
clergé.

1864.

les communiqués du 24 octobre, et de maintenir le *statu quo* relativement aux intérêts engagés sur les biens ecclésiastiques sécularisés. Ces mesures, inspirées par un esprit de sage prudence, provoquèrent une violente protestation que signèrent sept prélats. Ils défendirent d'obéir aux décrets de la régence, sous menace d'excommunication majeure, déclarèrent que l'absolution *in articulo mortis* serait refusée à quiconque n'aurait pas restitué les biens dont il pouvait être détenteur et n'aurait pas rétracté formellement toute participation aux mesures attentatoires aux droits de l'Eglise. La lutte prenait, on le voit, un caractère de plus en plus tranché. Dans des correspondances échangées avec le général Neigre, gouverneur de Mexico, l'archevêque ne craignit pas d'accentuer positivement son attitude hostile ; ainsi donc au lendemain même de la proclamation de l'empire, lorsque les forces libérales encore menaçantes venaient à peine d'être éloignées des portes de la capitale, l'influence française trouvait déjà, parmi ses adversaires les plus acharnés, ceux qui avaient le plus ardemment appelé l'intervention. Ce n'était pas le premier mécompte de la politique qui avait conduit le drapeau français au Mexique, ce ne fut pas le dernier. On verra dans la suite la plupart des partisans de la France et le nouvel empereur lui-même se tourner contre elle.

Le tribunal suprême suivit les évêques dans la voie de protestation où ils s'étaient engagés. Il adressa au gouvernement une longue remontrance dans laquelle il énumérait les titres de l'Eglise mexicaine à la reconnaissance de la nation, et rappelait l'attachement des populations aux immunités ecclésiastiques ; l'intervention française, disait-il, avait été sollicitée dans le but de renverser les *lois de réforme*, mesures iniques des gouvernements révolutionnaires ; en

1864.

voulant les maintenir, même provisoirement, l'intervention manquait à l'objet qu'elle devait se proposer ; du reste elle ne pouvait logiquement considérer ces lois comme des actes réguliers, puisqu'elle avait refusé de reconnaître le président Juarez, de qui elles étaient émanées ; enfin, les promesses contenues dans le manifeste du maréchal Forey n'auraient d'autre conséquence que de favoriser la mauvaise foi des adjudicataires des biens ecclésiastiques ; en résumé, le tribunal refusait de prêter le concours de la justice aux mesures édictées par les régents. La rébellion était formelle et la Régence n'avait d'autre alternative que de céder ou de dissoudre le Tribunal suprême. Ce fut à ce dernier parti qu'elle s'arrêta (2 janvier 1864) ; cette décision énergique eut un excellent effet, et la masse de la population ne se laissa pas entraîner par les agitateurs.

Le général en chef était à Guadalajara lorsqu'il fut informé des difficultés avec lesquelles la Régence était aux prises ; il abandonna le projet qu'il avait formé de pousser jusqu'à Colima pour compléter la destruction du corps d'Uruga ; laissant à Guadalajara une garnison d'environ seize cents hommes de troupe française et de quatorze cents Mexicains sous le commandement supérieur du colonel Garnier, il revint à Mexico en passant par la Barca, Valle Santiago, Salamanca et Queretaro. Pendant cette marche, il lança plusieurs fois des détachements de la colonne qui l'accompagnait, contre les bandes ennemies signalées à sa portée. Le 21 janvier, deux escadrons de chasseurs d'Afrique et quelques cavaliers mexicains alliés, commandés par le colonel Petit, atteignirent un parti ennemi à Penjamillo, à huit lieues de la Piedad, lui firent vingt-neuf prisonniers, et mirent une trentaine d'hommes hors de combat. Des postes furent placés à la Piedad et à

Retour du général
en chef
à Mexico.

1864.

Zamora pour aider les populations à s'organiser défensivement.

Le général Bazaine tenta, sans y réussir, de surprendre un corps ennemi qui venait lever une contribution sur Irapuato ; et le 4 février, ayant franchi en quatre jours les soixante lieues qui séparent Mexico de Queretaro, il rentra dans la capitale.

Marche
de la division
Douay
sur Zacatecas
et sur
Guadalajara.

Le général Douay était en observation à La Barca au moment où le général Bazaine se dirigeait sur Guadalajara. L'occupation de cette place ayant eu lieu sans résistance, son concours devenait inutile ; il reçut l'ordre de ramener sa division à Leon et de prendre la direction supérieure des opérations militaires dans le nord. La division de Castagny fut placée momentanément sous son commandement ; avec ces forces réunies il devait s'emparer de Zacatecas, où l'on supposait que Doblado chercherait à résister. Le général Douay, après avoir concentré sa division à Lagos, la dirigea sur Aguascalientes en deux colonnes ; avec l'une d'elles, forte de trois escadrons et du 18^e bataillon de chasseurs, il fit au préalable une pointe à gauche de la route sur Teocaltiche, où se trouvait un corps ennemi en position de menacer les communications sur les derrières des colonnes. Il parvint à dérober sa marche jusqu'à trois kilomètres de la ville, et la fit alors rapidement cerner par sa cavalerie. La place, défendue par six cents hommes environ, fut enlevée par les chasseurs à pied ; l'ennemi perdit cinquante hommes tués et une centaine de prisonniers. Les autres s'échappèrent, grâce à la connivence des habitants. Les trois chefs, Jaureguy, Mendoza et Ramirez, convaincus de brigandage à main armée, furent passés par les armes (29 janvier). La colonne reprit ensuite le chemin d'Aguascalientes et se porta sur Zacatecas par la route di-

1864.

recte, tandis que le général de Castagny suivait celle de los Angeles et de la Blanca. L'ennemi ne les attendit point, et cette ville importante, centre de riches exploitations minières, fut occupée sans difficultés, le 6 février. Laissant dans cette province la division de Castagny, le général Douay se hâta de rétrograder, afin de secourir le colonel Garnier, sérieusement menacé à Guadalajara.

En effet, le général Uruga avait reconstitué sa division plus vite qu'on ne l'avait pensé ; comptant sur les sympathies des populations et sur les intelligences qu'il avait dans la ville, il s'avança contre Guadalajara avec cinq mille hommes. Le général Ortega, l'ancien défenseur de Puebla, avait réuni deux mille hommes dans l'Etat de Zacatecas, et devait aider ce mouvement en descendant vers le sud ; mais l'énergique contenance du colonel Garnier montra bientôt à l'ennemi qu'il ne serait pas facile d'avoir raison de sa petite garnison. Il tint par sa ferme attitude les dispositions hostiles d'une partie des habitants, déclara la ville en état de siège, et se mettant à la tête d'une portion de ses troupes, il prit lui-même l'offensive et força les guérillas, qui s'approchaient de la place, à reculer au delà de San Agustin. Pendant plusieurs jours, on tira aux garitas, mais l'ennemi n'osa faire aucune tentative sérieuse. L'arrivée du général Douay (25 février) et de plusieurs détachements, envoyés par le général en chef, mit Guadalajara complètement à l'abri des insultes des forces libérales. Le général Douay installa dans cette ville le quartier général de sa division.

De retour à Mexico, le général Bazaine affermit le gouvernement provisoire dans les dispositions qu'il avait montrées ; il lui recommanda de continuer à entourer les

Situation
politique.

1864.

évêques de considération, mais de sévir très-énergiquement contre tous ceux qui, leur servant d'instrument, cherchaient à troubler la paix publique. Il fit revenir à Mexico le général Miramon, resté à Guadalajara, et dont l'attitude paraissait suspecte. Vers la même époque, Santa-Anna arrivait à Vera-Cruz ; bien qu'il protestât de son dévouement à l'empire et qu'il eût consenti à signer un engagement formel de s'abstenir de toute démonstration politique, il publia un manifeste dans un journal d'Orizaba. Le général Bazaine donna l'ordre de l'arrêter et de le renvoyer à la Havane sur un navire de guerre. Il prescrivit à tous les commandants militaires d'exercer une surveillance active sur les autorités civiles et de s'opposer à ce qu'elles abusassent de la protection des baïonnettes françaises en s'engageant dans une voie de réaction. Les secours spirituels ayant été refusés à un habitant de Morelia, acquéreur de biens ecclésiastiques, et son corps étant resté sans sépulture, le général en chef, de sa propre autorité, ordonna l'inhumation et provoqua, de la part de la Régence, l'envoi d'instructions formelles à tous les préfets, pour prévenir le retour de pareils scandales ; l'effervescence du parti clérical se calma, du reste, peu à peu. L'acceptation définitive de la couronne par l'archiduc et son arrivée au Mexique paraissant prochaines, le clergé attendit dans l'espoir de trouver, chez le nouveau souverain, des dispositions plus favorables. Les évêques de Guadalajara, de San Luis, et de Zacatecas partirent pour leurs diocèses. Cependant, à Guadalajara, l'autorité ecclésiastique, de concert avec le préfet, ayant essayé de rétablir dans l'instruction publique certaines règles abrogées et revendiquant, en outre, ses droits sur les anciennes propriétés du clergé, le général en chef, dans l'intérêt de l'apaisement des passions politiques, jugea nécessaire d'op-

1864.

poser à ces tendances un *veto* absolu. A chaque instant, il se voyait ainsi forcé d'intervenir dans les questions d'administration intérieure; le général Almonte lui prêtait un concours loyal, il est vrai, mais trop insuffisant pour qu'il fût possible de réagir d'une manière efficace contre les funestes habitudes et la démoralisation que les révolutions incessantes avaient introduites dans la nation. Il était difficile de faire revivre les traditions d'un pouvoir centralisateur oubliées depuis longtemps et de rétablir ces règles de déférence à l'autorité centrale, qui sont la base nécessaire de tout gouvernement monarchique. Les préfets tendaient à gouverner leurs provinces comme des Etats indépendants. Ils s'organisaient avec un budget à part, une petite armée particulière, acceptant les secours financiers ou l'appui des forces militaires du gouvernement suprême, mais nullement disposés à se priver de leurs propres ressources pour contribuer aux charges communes. Si l'on voulait arriver à fonder l'empire, il fallait de toute nécessité faire abandonner ces anciens errements ⁽¹⁾.

Il est intéressant d'observer qu'au moment même où le général Bazaine se plaignait des tendances fédéralistes des autorités provinciales, le président Juarez se trouvait lui-même au milieu de graves embarras dus à la même cause. Forcé de reculer devant les colonnes franco-mexicaines, nous avons vu qu'il avait transféré le siège de son gouvernement de San Luis de Potosi au Real de Catorce. Il continua son mouvement de retraite vers le nord et manifesta l'intention de s'établir à Monterey, capitale du Nuevo-Leon et la ville la plus importante des provinces du nord-est. Les Etats limitrophes de Nuevo-Leon et de Coahuila

(1) Le général Bazaine au ministre de la guerre, 17 décembre 1863 ; 21 février et 28 mars 1864.